

- 1 -

J-zero

Lundi 14 Novembre 2016

J'ai 47 ans dans un peu plus d'un mois et je sors de ma visite avec le psychiatre, ça n'a duré qu'une petite heure, peut-être même 40 minutes. J'avais prévu d'être factuelle et authentique, de ne rien cacher, mais de ne rien exagérer non plus, d'être au plus proche de mes ressentis, de mes doutes.

Sa phrase résonnera longtemps dans ma tête : « Pour être franc, j'ai d'ordinaire besoin de le sentir, mais dans votre cas, ce que je vois et ce que j'entends ne laisse aucun doute, nous n'avons pas besoin de nous revoir, je vais vous faire l'attestation».

D'abord stupéfaite, j'ai rapidement été envahie par une forte chaleur interne, il ne m'a fallu que quelques secondes pour réaliser. Il était en train de rédiger l'attestation, THE attestation, ce papier attestant que je suis transidentitaire et qu'il faut me suivre dans un protocole de réassignement sexuel, autrement dit le passage d'un homme à une femme dans la société. C'est le point 0 de tout, et je l'obtiens dès la première visite.

La championne est contente d'elle, elle a bien performé.

Ces mots me soulagent car je suis et demeure la même personne, je n'ai pas envie de supprimer mon passé dont je suis très fière, mon histoire est déjà belle. J'aimerais qu'elle devienne merveilleuse.

La réalité me fait vite revenir sur terre quand le psy me conseille vivement d'en parler le plus rapidement possible aux enfants.

En écrivant ceci, mes mains se mettent à trembler, la joie se transforme en boule au ventre. Vais-je les perdre, leur faire du mal c'est sûr, les trahir aussi, ils ne méritent pas ça, je les aime si fort j'aurais tellement aimé être un père à vie, rester une référence, je vais leur faire une honte, au moins au début.

Les premières larmes arrivent, j'ai mal pour eux, et un sentiment de culpabilité qui me ronge.

Nous devons nous rappeler avec Fabienne, ma femme, pour savoir comment procéder. Elle est d'une aide précieuse, je l'aime c'est sûr, elle est forte, très forte dans les moments difficiles.

Nous sommes séparés physiquement avec Fa depuis déjà un mois. Un événement a précipité les choses, une affaire de « LEGO » a fini par faire tomber Fabienne sur mes vêtements de fille. Estomaquée et muette pendant une semaine, elle m'a avoué « je sais tout », j'ai baissé les armes et j'ai tout lâché, d'un coup d'un seul. Nos 28 ans de vie commune, nos deux enfants, une grande propriété, et nos passions communes, ne m'ont m'a guérie. J'étais avant elle déjà une personne transgenre.

Retour Sur mon passé

Je suis né garçon dans une maternité de Tarbes aujourd'hui disparue. Il est très souvent mentionné que je suis Tarbais, mais je ne suis resté que quelques jours dans cette ville. J'ai toujours habité dans un petit village des Hautes-Pyrénées au pied du Pic-du-Midi et au bord de l'Adour, Gerde. Mes parents étaient enseignants dans la ville voisine Bagnères-de-Bigorre, haut-lieu des Thermes et de rugby des années 70-80 avec ses stars Gachassin, Bertrane, Aguirre, Goudon, Rispal et bien d'autres. Mon père était professeur de mathématiques et ma mère professeur d'éducation physique, les deux dans différentes activités sociales et bénévoles, toujours dans un emploi du temps compliqué, toujours occupés, j'ai de qui tenir. Mon grand Frère Frédéric et

moi venions en rajouter encore un peu plus, surtout moi. Frédéric était plutôt du genre sérieux. Bon élève, il faisait aussi de la musique à un bon niveau. Il était assez autonome. Moi j'étais l'inverse, plutôt rêveur, toujours intéressé pour jouer, inventer tout ce qui pouvait m'amuser, aller au bout de mes passions mais à priori elles n'étaient pas du goût de mes parents et des professeurs. J'avais mon frère comme modèle et il fallait que je le copie au maximum pour être ce qu'on voulait de moi. Mais sans aide je n'y arrivais pas. Ma mère puis mon père ont passé des heures à essayer de me faire avancer, toujours à me rappeler à l'ordre, à mes devoirs. Ces années d'école, de collège et de lycée ont été pour moi un cauchemar. Je faisais aussi de la musique, toujours moins bien que mon frère, comme à l'école. Alors des punitions en solfège, je passais aux punitions de l'école, pour être finalement puni par mes parents. Tout cela me paraissait insurmontable. Dyslexique à une époque où on n'en parlait pas, gaucher, tout me paraissait difficile. On me disait assez intelligent, mais très fainéant. Mais j'aimais faire du sport et je pouvais en faire, mais parents étant sportifs eux-mêmes, pas en compétition mais en un loisir intense. Lorsque Roland-Garros arrivait, je traçais des lignes au plâtre dans la rue et avec mon copain et voisin Frédada, on refaisait les matchs dans la rue. Pareil avec le foot, je collectionnais les images du Mondial et on refaisait les matchs sur mon babyfoot. Lors des sorties familiales en kayak sur les rivières des Pyrénées, je fabriquais des kayaks en bois qui descendaient ensuite les petits ruisseaux autour de chez moi, toujours à l'affût du passage impossible à passer. Il fallait que mon imaginaire fasse du haut niveau, à défaut de pouvoir en faire réellement.

Tous ces films occupaient ma tête bien plus que les autodictées que je « tustais » (copiée dans ma trousse) en CE2.

Mais dans ce comportement a priori bien masculin, j'ai le souvenir d'avoir été toujours attirée par le comportement féminin. Je regardais mes cousines et mes copines en les jalousant. J'avais dans les 7 ans, et j'étais un garçon et tout cela était interdit. Déguisée en bonne du curé lors d'un spectacle maison organisé par ma grand-mère, j'ai voulu vite remettre mes habits de garçon, je n'étais pas une fille aux yeux des autres et il fallait que ça s'arrête. Je cherchais des repères et mes repères étaient mon frère, mon père, mes cousins, mes grands-pères. Mais au fond de moi l'ambiguïté était palpable, car je prenais autant de plaisir à bricoler avec les outils de mon père, que d'essayer de coudre des habits de femme pour mes personnages, mes films, mes rêves.

Je prenais toujours des poupées pour accompagner mes BigJim (ancêtre des Action-Man), et je prenais un plaisir fou à les habiller et à les faire vivre. Dans mes constructions, la place de la femme était importante, car je m'identifiais à leur vie. Je faisais vivre autant les personnages hommes que femmes. Pour moi il n'y avait pas de différence. Si on jouait en groupe de garçons et qu'il n'y avait pas assez de figurines homme pour le tout le monde, je prenais sans aucune difficulté le personnage femme. Je ne le faisais pas immédiatement, seulement si j'avais la justification de pouvoir choisir une femme. Je ne voulais pas que cela me fasse honte. Très rapidement je suis passée des poupées à moi-même et je saisisais toutes les opportunités pour être fille, je sentais un vrai plaisir à mettre des habits de fille et jouer leurs rôles. Je jouais pour me sentir bien, je jouais pour me cacher et me pardonner de ressentir cela, c'était un jeu et cela devait rester un jeu. Je me sentais bien en fille, mais c'était interdit. Je croyais en Dieu et tous les soirs ma prière était la même, « faites en sorte que je me réveille en fille ». Pour moi les choses étaient claires, je voulais être une fille, mais j'étais un garçon et il fallait que je fasse avec, que je me construise pour que les personnes autour de moi soient fières de moi, que j'existe et je ne pouvais exister qu'en garçon puisque j'étais un garçon, il n'y avait pas de doute sur le sujet, il suffisait que je me regarde dans la glace. La place du garçon était assurée, celle de la fille était un jeu, personne n'y portait attention.

Au début de l'adolescence, j'ai fait la rencontre de Frank mon futur coéquipier de canoë biplace sur le bord d'une compétition à Tarbes. Il y avait justement ce jour-là des vedettes internationales, un duo qui revenait des Championnats du Monde et nous faisait rêver. L'équipage Hernanz-Labedens était impressionnant. Quelques années plus tard, Marc Labedens qui venait de terminer sa carrière, créait un salon de coiffure à Bagnères. J'allais dans son salon plus pour le rencontrer que pour me faire coiffer. Notre club à Bagnères était un club de loisir, peu enclin à la compétition. Dans mon esprit j'étais compétiteur, tout ce que je faisais avec passion devait aller au bout. Le reste, y compris l'école, était secondaire. Marc me proposa de m'entraîner, ainsi que Frank, et d'autres jeunes du club. Son apprentissage était dans une démarche de compétition, seul le haut niveau l'intéressait. C'était la première fois qu'on me parlait ainsi de haut-niveau dans une de mes passions. Alors j'ai foncé, ainsi que Frank. A la fin de la saison, il ne restait plus que Frank et moi à avoir résisté dans la rigueur de l'hiver. L'année suivante nous sommes montés dans un canoë biplace lors d'une compétition régionale, notre équipage était né.

J'ai alors compris qu'une de mes passions pouvait devenir importante aux yeux des autres. Mais pour cela il fallait que j'arrête de m'amuser, je n'avais plus le temps. Alors je me suis organisé, et toutes mes activités scolaires, musique, équitation, kayak ont rempli tout mon temps et mon esprit et j'ai fortement progressé en tout. Mes parents voyant une évolution positive m'ont laissé faire et encouragé. Le seul imaginaire que je m'autorisais était cette chose incompréhensible, indescriptible et culpabilisante, celle de vouloir être une fille. Cela me prenait à chaque fois que j'étais seul, sans activité, de façon instantanée, perturbante mais tellement présente.

Pour l'éviter je me réfugiais dans mes activités nombreuses et valorisantes. Espoir en kayak, doué en équitation, batteur dans le groupe d'accordéon de Bagnères, j'avais la reconnaissance d'un début de réussite, surtout auprès de mes parents, ce qui m'importait énormément, je tenais enfin mon rôle et la comparaison avec la réussite de mon frère.

Mais dans mes moments de solitude je partais rapidement dans mes rêves dans un monde parallèle. Des exemples j'en ai beaucoup. Dès que j'étais seule, j'étais en fille avec tout un stratagème pour cacher mes affaires. Au départ, je piquais les habits de ma mère, mais rapidement, j'ai éprouvé le besoin d'avoir les miens. Je les cousais même. J'avais l'envie d'avoir une jupe en jean, et je l'ai faite avec des restes de pantalons. Je l'ai gardée longtemps. Bricoleur, j'aimais aussi me faire les bijoux. Je recoupais de vieilles robes de ma grand-mère pour les raccourcir. Les taies d'oreillers faisaient aussi de belles robes tubes.

Je pensais que tout ceci me passerait un jour, je me laissais faire, je serais sérieux plus tard. Lorsqu'on jouait entre potes, il y avait toujours des gages, des moments où j'essayais d'imposer la contrainte de s'habiller en fille.

Cela n'a jamais été sexuel, je n'étais pas attirée par les garçons, le jeu était un rôle, les attirances sexuelles étaient dans le monde du sérieux, quand j'étais garçon. Et en tant que garçon, j'étais attiré par les filles.

A la fin de l'adolescence, cette envie d'être une fille devint plus consciente. Encore une fois je me donnais du temps pour arrêter, pour devenir « sérieux et normal ». En même temps le garçon faisait du sport et le faisait bien. Cela me valorisait, j'étais capable enfin de faire quelque chose de bien et normal. J'étais un garçon heureux, sensible, aimant les filles et essayant de les attirer.

J'étais mauvais dragueur, mais peu importe, j'y arrivais. J'aimais m'occuper de mes copines, penser à elles. J'ai toujours eu la nécessité d'être sentimentalement accroché à quelqu'un, à une fille qui me protégeait de mes ressentis de jalousie les concernant et au moins cela était dans le monde sérieux. Mais en même temps le jeu continuait et je retardais le moment de prendre la décision de cesser de me travestir, étant toujours persuadé que cela allait s'arrêter.

Je me souviens d'une première décision que je n'arrive pas à dater exactement, mais j'étais encore au lycée en terminale. J'ai pris toutes mes affaires « filles » et je les ai jetées. Ma mère les avait découvertes dans mon armoire consacrée aux équipements de kayak dans le garage, et j'ai prétexté un stockage d'affaires de carnaval. J'étais prise au piège et il fallait que j'en profite pour arrêter le jeu qui devenait dangereux. Mais la fille était toujours bien présente en moi, et dès que j'en ai eu l'occasion j'ai reconstitué tout mon vestiaire féminin.

J'ai le souvenir d'avoir pleuré une fois, tellement je me sentais bien dans cette vie interdite, c'était un soir d'automne sur la terrasse de la maison familiale. Je ne comprenais pas pourquoi je ressentais autant de bonheur dans cette anomalie qu'il fallait que je combatte. Mais plus ça allait, plus cet interdit devenait un besoin intense que je ne pouvais oublier sans ressentir un malaise profond. Il fallait que « je le fasse », il fallait cacher cette « déviance » et j'arrivais à me maîtriser au prix de mensonges et cachoteries insupportables mais indispensables. En même temps je ne faisais pas de mal, il fallait juste que personne ne sache jamais rien. De toute manière, j'allais décider un jour que tout s'arrêterait, donc j'en profitais tant que cette décision n'était pas prise. Au fil du temps, à chaque étape de ma vie à laquelle je m'étais promis de mettre un terme à « ma perversion », j'ai repoussé la décision, incapable de la prendre sans avoir la sensation de m'enlever un bras. Ce serait la prochaine fois.

A 19 ans, étudiant et au Pôle France de kayak, mon emploi du temps était très serré. J'ai arrêté toutes mes activités en dehors de la fac et du sport, mettant en sourdine l'équitation et la musique. Frank et moi étions déjà champions du monde junior et la perspective des Jeux Olympiques nous faisait rêver. On y mettait tout notre passion et tout notre temps. Après une prépa HEC Frank était à Lyon, moi j'étais en Fac de Math à Toulouse, aidé par mon père pour taire mes années de fainéantises. Je lui dois beaucoup. Les entraînements s'enchaînaient, les cours aussi et les week-ends étaient planifiés

pour l'entraînement en canoë biplace. C'est à cette période que j'ai ressenti le besoin d'acheter mes premiers vêtements, fini les bricolages, fini les pseudos habits. Mais j'ai réussi à tout cacher pour que mes copains ne s'aperçoivent de rien. J'étais habile pour tout dissimuler, et mes colocations avec Jérôme, puis Gregory, puis enfin l'autre Jérôme n'ont jamais laissé apercevoir quoi que ce soit sur le sujet.

Puis j'ai connu Fabienne. J'avais 20 ans et j'ai rapidement eu la sensation que cette femme au fort son caractère serait ma femme, celle qui allait pouvoir me faire tout arrêter, facilement, car je serais son homme bienveillant, son homme qui l'aimait et voulait le lui montrer. J'étais un homme dans mon sport, dans mon couple, dans mes études et tout allait bien, ou du moins tout semblait bien.

J'avais toujours envies de faire toujours plus haut, plus fort, et les médailles olympiques sont arrivées comme une consécration ultime, sorte de reconnaissance et de victoire de l'homme.

Mais ce satané besoin de vivre des moments de féminité était trop fort. Il était toujours là, à l'affût d'une occasion pour me planter un couteau dans le ventre et me faire comprendre que j'allais exploser si je ne le vivais pas. Alors j'ai replongé, maintes fois, avec toujours un sentiment de culpabilité mais aussi d'un certain soulagement. Ces éclairs électriques dans ma tête étaient puissants quand il fallait passer de l'un à l'autre, surtout quand il fallait redevenir l'homme, le personnage public. Il fallait que j'apprenne à tout contrôler, tout maîtriser.

J'accélérais alors dans ma vie, je voulais une famille, une grande maison, des chevaux, une salle de musique, recréer un groupe de musique, prendre des fonctions dans les organes de la fédération française de kayak, militer pour la création d'un bassin de rivière artificielle sur Toulouse, puis lutter contre le CIO qui voulait enlever le canoë-kayak du programme olympique...

Ma vie défilait à 100 à l'heure, laissant peu de place à ce foutu sentiment de vouloir être femme. Rien ne me faisait peur, tout en étant réaliste, je poussais toujours tout un peu plus loin, n'ayant pas peur de faire un footing en passant la tondeuse, après le boulot et une séance d'entraînement, suivit de la construction d'un décors de vaisseau spatial pour les enfants dans la salle de jeux, avant la répétition du groupe. Les gens se moquaient gentiment de moi, me demandant comment je pouvais faire tout cela, avec quelle énergie.

Cette débauche d'énergie était celle d'une lutte contre moi-même, contre ce sentiment qui me dévorait doucement, la peur de passer à côté de ma vie. Je voulais mourir sans avoir perdu de temps.

Lorsque ma carrière s'est arrêtée en 2000 après les JO de Sydney, j'avais 31 ans et cela a créé un grand vide. J'ai pris plus de temps pour m'occuper de ma famille, mais j'ai aussi profité d'une opportunité pour co-créeer une société informatique avec mon frère qui venait de monter sa société de conseil. J'ai aussi pris la présidence du Comité Régional de canoë-kayak de la région Midi Pyrénées. J'allais alors à Paris plus souvent, me retrouvant plus souvent seule, et ma transidentité s'est alors réveillée. Elle est devenue intense et de plus en plus violente, moins contrôlable. Impossible de ne pas la vivre de temps en temps sans souffrir intérieurement. Le retour chez moi auprès de Fa et des enfants remettait le couvercle et me rassurait, me replongeant dans la réalité de ma masculinité.

Pendant 15 ans, mon énergie n'a pas diminuée et nous avons passé des années à faire plein de choses passionnantes, parfois délirantes comme la reconstitution d'un western grandeur nature dans nos 7 ha de terrain, qui a nécessité 8 mois de construction de décors pour les 80 convives dont chacun avait une mission. Il m'avait fallu un an pour écrire le scénario et le rôle de chacun. Nous fûmes 80 de tous les âges à vivre une journée hors du temps, entourés de chevaux et de diligences. Aucun défi lié à des passions, à des pulsions, à des fêtes ne pouvait m'arrêter, nous arrêter.

J'avais aussi mes chevaux, et je pouvais les monter chez moi, courir chez moi, avoir mon tracteur agricole, vivre le plus possible mes envies.

La piscine, le jacuzzi, les grandes pièces de notre maison en faisaient un paradis pour accueillir les amis et la famille.

Quelques années plus tard, Fa s'est mise à courir et a fini par vouloir faire un marathon. Je l'ai alors suivi dans son défi, et nous avons couru notre premier marathon à Barcelone, puis une autre, puis ... Entre temps, j'ai repris des cours de batterie car la passion était revenue, je voulais être moins mauvais. Puis lors des rencontres du sport et de l'art à Maubourguet nous avons fait la connaissance de peintres qui sont devenus depuis des amis. Nous avons alors plongé dans la passion de la peinture abstraite, prenant des conseils et des cours, toujours dans cet esprit de comprendre, de s'améliorer, mais

toujours avec humilité et admiration pour ceux qui dominaient ces activités.

Fa était comme moi, avec cette envie de vivre ses passions. Elle avait changé d'emploi pour devenir professeur des écoles, elle se laissait guider par ses envies et moi je prenais un plaisir intense à les vivre avec elle. Tous les ans, nous allions au ski.

Elle avait toujours rêvé d'un chalet au bord de l'océan. Après des années de vacances passées à Arcachon chez des amis, elle est passée à l'acte et a acheté un petit chalet. Elle voulait son chalet et elle l'a eu. Moi je l'ai bichonné, bricolé, rendu à son goût pour que nous puissions passer des années de bonheur ensemble.

Mais le temps passait, et au fond de moi ma transidentité frappait aux portes, pour sortir au grand jour, de plus en plus. A l'approche de la cinquantaine, tous les verrous dans ma tête sautaient les uns après les autres. J'étais en train de perdre la bataille, doucement, comme dans un mauvais film trop long dont on n'a pas envie de voir la fin.

Mais l'affaire des LEGO a précipité les choses, me projetant devant un miroir, celui de la vérité, celui du choix, celui de la vie ou de la mort de notre couple, de mon existence de femme.

Le choix, c'est Fabienne qui l'a pris. « Nous allons nous séparer ».

Le mien a suivi en une fraction de seconde « je vais vivre, oui la femme que je suis doit vivre. Je dois être heureuse si je ne veux pas mourir ».

Fabienne l'a compris avant moi, ma sincérité ne laissait aucun doute sur ma nature profonde.